

**Jean MATOUK**

**RÉCEPTION  
À  
L'ACADÉMIE DE NÎMES**

Discours de bienvenue  
de Madame Michèle PALLIER,  
Président de l'Académie.

Remerciements  
de Monsieur Jean MATOUK  
et éloge de son prédécesseur  
Monsieur André COSTABEL

**Vendredi 1<sup>er</sup> mars 2013**



*DISCOURS DE BIENVENUE DE*  
*Madame Michèle PALLIER*  
*Président de l'Académie*

Le 1<sup>er</sup> mars 2013, au cours d'une séance tenue en son Hôtel de la rue Dorée, l'Académie de Nîmes a procédé à l'installation de M. Jean Matouk, élu pour occuper le siège de membre résidant laissé vacant par M. André Costabel devenu membre honoraire.

Mme le président déclare ouverte cette séance ordinaire et accueille les nombreuses personnalités et amis venus assister à la réception de M. Jean Matouk. Madame le président signale que M. le préfet du Gard, président d'honneur de l'Académie et de M. le président du Conseil général du Gard, membre d'honneur ès qualités vont rejoindre la salle des séances avec quelques minutes de retard du fait de la visite à Nîmes du ministre de la ville.

Accompagné par le premier de ses parrains, M. Charles Puech, M. Jean Matouk fait son entrée dans la salle des séances.

Madame le président Michèle Pallier accueille notre nouveau confrère en termes choisis.

Monsieur,

Vous êtes un homme pressé et vous m'avez demandé d'être brève, sinon concise : exercice difficile, s'il en fut, tant le sujet est riche. Mais nous allons nous y essayer.

Correspondant de notre compagnie depuis 2006, vous avez été élu le 7 décembre 2012 au fauteuil de M. André Costabel, devenu membre honoraire.

En vous recevant aujourd'hui, en présence de cette illustre assemblée, au premier rang de laquelle je salue Madame Marie-Françoise Matouk, l'Académie se félicite d'accueillir, pour la première fois de son histoire, un économiste. Cet événement aurait réjoui un de nos anciens présidents, Jean Gaidan, banquier – ce que vous fûtes - et poète, qui, en 1882, écrivait :

« Il y a assez d'archéologues et de géologues... ». En effet, depuis notre éminent confrère Vincent Devillas, membre de l'Académie de 1725 à sa mort, en 1794, dont l'œuvre immense comporte de nombreuses études d'économie politique, les travaux de notre compagnie, à l'exception notable de ceux de Marcelin Meynard-Auquier, industriel, ancien président de la Chambre de Commerce et du Tribunal de Commerce, en 1877, sur « *La dépréciation de l'argent* », et de celui d'Amédée Villard, « *Le Socialisme moderne* », en 1889, ont, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, porté sur ces disciplines – archéologie et géologie - pour se diversifier, certes, ensuite, mais sans traiter ces sujets complexes.

Car pour un néophyte, la science économique, si présente à notre époque, est une discipline technique, difficile à aborder. Mais est-ce une science ? Oui, entend-on, par son objet et sa méthode. Science bien peu enseignée par l'Education nationale, qui n'en fait, en classe de seconde, qu'un enseignement d'exploration. Par la suite, à moins de choisir la section économique, l'élève en section scientifique ou littéraire, n'en entendra plus parler. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles l'auteur de « *Comprendre les économistes* » a pu écrire<sup>1</sup> : « *Pour le novice...le curieux, la tribu des économistes, avec son jargon, ses querelles et ses églises concurrentes, apparaît comme aussi bizarre et impénétrable que les Persans de Montesquieu aux yeux des Parisiens* ».

C'est dire combien nous mettons d'espérance en vous !

Vous êtes né à Paris le 18 juin 1937, d'une famille d'origine libanaise chrétienne. Vous avez une famille nombreuse : quatre enfants et huit petits-enfants.

Elève du prestigieux lycée Louis-le-Grand, en mathématiques supérieures, vous vous destiniez sans doute à des études scientifiques, quand les aléas de la vie familiale vous conduisirent à interrompre brusquement vos études et à travailler, jeune, dès

---

1 - Denis Clerc « *Comprendre les économistes* »

1956, et jusqu'en 1958, comme ouvrier en usine, pendant un temps, à la chaîne, aux Pays-Bas et en Allemagne, puis toujours en Allemagne, à Mönchengladbach, chez un artisan. Vous y avez appris l'allemand, passé un CAP et, vous n'hésitez pas à le dire, « été heureux dans ces deux postes ». D'ailleurs, vous êtes resté attaché à l'Allemagne.

Vous insistez beaucoup sur cette expérience fondatrice, imprévue mais exceptionnelle, qui vous a profondément marqué, et qui, par l'observation des rapports sociaux que vous avez pu faire dans ces deux pays voisins et dont vous avez apprécié la qualité et la spécificité, influencera vos prises de position futures sur l'Europe, en particulier, et peut-être même vos orientations sur l'échiquier politique, en général.

A la suite de votre service militaire effectué au Maroc, vous voilà de nouveau dans la vie active, mais cette fois-ci, autre expérience, à un autre niveau, comme chef du service commercial d'une société – une conserverie - de Mohammedia. En même temps, vous vous inscrivez à la Faculté de Casablanca, où vous reprenez des études de math-physique, que vous abandonnez après un DEUG, pour vous orienter - nous y sommes - vers l'économie.

C'est à Paris que vous continuez vos études de sciences économiques, tout en menant une vie professionnelle qui, de chef-adjoint du service commercial d'une société spécialiste des solutions de protection des mains puis de chef d'un cabinet d'ingénieur en propriété industrielle, vous conduit à entrer comme ingénieur principal à la SEMA, Société d'économie et mathématiques appliquées, une des premières sociétés de conseil aux entreprises.

Ces fonctions coïncident avec la fin de vos études universitaires que vous clôturez par un doctorat ès sciences économiques, avec, comme sujet de thèse : « Un modèle économique de la conjoncture française en 14 équations », suivi de l'agrégation

des facultés de droit et économie, avec comme thèse complémentaire : « Le modèle fiscal de Vauban ».

Vous êtes alors nommé professeur à la Faculté de Sciences économiques de Montpellier 1. Vous occuperez ce poste pendant quasiment vingt cinq ans, à l'exception des années - de 1982 à 1986 - où vous avez été président de la Banque Chaix, à Avignon, mais vous continuerez d'enseigner pendant les quatre années - 1992-1996 - où vous avez été président de la Société Marseillaise de Crédit, à Marseille.

A Montpellier, vous rencontrez celle qui va devenir votre épouse. Vous partagez tous deux le même intérêt pour la peinture naïve et vous allez soutenir son action au sein de l'Association pour la Promotion des Arts du Monde (APAM) qui, grâce aux quatre ou cinq cents toiles de peintres haïtiens qu'elle expose chaque année, finance trois ou quatre institutions scolaires en Haïti.

Etudes universitaires - vie professionnelle, chaire d'économie - présidence d'un établissement bancaire, théorie - pratique, réflexion - action, vous oscillez sans cesse entre l'un et l'autre de ces termes, ne les dissociant pas l'un de l'autre, les nourrissant l'un par l'autre.

Ce que vous confirmez dans un article paru en 2012 dans Le Monde : « J'ai eu moi-même l'occasion de diriger des établissements financiers et diverses entreprises et en ai énormément enrichi mes enseignements ». Et ce, à l'instar de nombreux théoriciens de la science économique engagés dans le monde des affaires, pour ne citer comme références historiques, qu'Adam Smith qui était commissaire aux douanes à Edimbourg, et John Maynard Keynes, qui fut haut fonctionnaire du Trésor, administrateur de compagnies d'assurance et fondateur du British Arts Council.

Autre exemple qui rejoint celui de la Société Marseillaise de Crédit : tout en enseignant à la Faculté des Sciences économiques de Montpellier, vous êtes conseiller économique d'un

laboratoire d'analyse et d'architecture des systèmes (LAAS), fonction indissociable de l'organisation, du fonctionnement et de l'application de la recherche, chez Renault.

Si « aucun économiste ne peut comprendre sérieusement les sociétés et expliquer leur fonctionnement en se tenant loin du monde des entreprises, des banques, des marchés », à l'inverse, un entrepreneur peut-il sérieusement expliquer le fonctionnement de son entreprise en se tenant loin des mécanismes de l'économie ?

Respecter la tradition tout en pratiquant une gestion rigoureuse, ce sera votre credo quand, président des activités vignobles des AGF, un nouveau métier, de 1996 à 2003, vous suivrez de près les cent hectares de vignes du domaine de « Las Casas del Toqui », au sud de Santiago, que le château Larose Trintaudon, cru bourgeois du Haut-Médoc, possède au Chili, et les évolutions d'un marché qui, comme tant d'autres, se mondialise.

Vous publierez pendant cette période d'activité plusieurs livres d'économie : « Le Languedoc-Roussillon et l'avenir », « Le socialisme libéral », « Systèmes financiers et étrangers », « Les Banques ».

Vous ne négligez aucun média pour faire le point sur les questions économiques du moment, apôtre de la médiologie chère à Régis Debray, c'est-à-dire au rapport de la science à la culture. Pour Rémy Rieffel, sociologue des médias, et auteur de « *La Tribu des clercs : les intellectuels sous la V<sup>o</sup> République* », vous faites partie du cercle des familiers du « Nouvel Observateur », c'est-à-dire ceux qui ont écrit au moins sept articles dans cet hebdomadaire au cours de la période pendant laquelle vous y avez collaboré (de 1975 à 1979). Vous êtes ou avez été, chroniqueur économique à Europe 1, Midi Libre, France Bleue. Vous avez écrit de nombreux articles dans Le Monde, Libération et, depuis 2007, adepte des nouveaux moyens de communication à large diffusion, vous avez un blog sur Rue89,

site d'information et de débat du « Nouvel Observateur », sur « l'économie, la finance et quelques autres sujets d'actualité », suivant votre propre expression.

Votre retraite n'en est pas vraiment une, votre pas est toujours rapide, et vous continuez à publier : « La Bourse », pour comprendre ses mécanismes, « Mondialisation-altermondialisation », « La croissance économique en question », traitant des problèmes très concrets du moment.

C'est aussi le temps du bénévolat.

En 2005, à la demande de notre regretté confrère le Pasteur Grossi, vous prenez la présidence de l'association alors dénommée « Ecole de Nîmes Charles Gide ». Charles Gide (1847-1932), fut un membre éminent de notre Académie, étant le grand théoricien des coopératives de consommation. Après avoir reçu tous les dirigeants des établissements coopératifs, vous étendez l'activité de l'association à tous les sujets de société, avec des intervenants aussi divers que des économistes comme Patrick Artus ou André Orléan et des personnalités politiques comme Michel Rocard ou Pierre Joxe. L'Association prend alors le nom de « Université citoyenne de Charles Gide ». Votre souhait : que des lycéens et des étudiants assistent à ces conférences. Mais jusqu'à présent, le message n'est pas passé.

Charles Gide et l'économie « sociale » est un chapitre d'un document collectif que vous avez rédigé avec Catherine Marès, et la contribution des académiciens Christiane Lassalle, Roger Grossi, Henri Hugues et Bernard Fontaine, sous le titre « *Une émulation constructive au service du progrès social dans une ville protestante au XIXe siècle* », à l'intention du colloque 2009 de la conférence nationale des académies de province, à l'Institut. Ce document retrace la vie et l'œuvre de Charles Gide et la naissance de l'Ecole de Nîmes.

Notre Académie a déjà bénéficié de deux communications de votre part, écoutées avec le plus grand intérêt :

En 2008, « *La sphère réelle et la sphère financière en économie* » et en 2011, « *La guerre des monnaies* ».

Votre pensée et vos convictions sont-elles résumées dans votre dernier ouvrage en date : « *L'humanité à la croisée des chemins* » ?

Avec une abondante bibliographie, faisant appel à des historiens, à des sociologues, à des économistes, vous dressez un vaste tableau des différents âges de la société, des dangers qui la menacent et, en conclusion, de l'absolue nécessité de changer de mode de vie.

Nous espérons que vous nous ferez part de votre réflexion sur ces sujets et sur bien d'autres qu'il vous plaira de développer.

Homme de conviction plutôt qu'homme de circonstance, philosophe en action, spectateur engagé, vous avez été promu le 1<sup>er</sup> janvier, officier de la Légion d'honneur.

Nous vous en félicitons et vous souhaitons la bienvenue parmi nous.

*REMERCIEMENTS*

*de M. Jean MATOUK*

*Éloge de son prédécesseur*

*M. André COSTABEL*

M. Jean Matouk prend la parole et s'exprime en ces termes :

Monsieur le Préfet,

Monsieur le Président du conseil général,

Madame le Président,

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Mesdames et messieurs les membres de l'Académie,

Chers amis,

Je remercie très vivement les académiciens qui ont bien voulu m'accueillir parmi eux le 7 décembre. Je remercie tout particulièrement mes trois parrains, qui, je le sais, ont plaidé avec talent pour mon admission : Le Préfet Hugues, Monsieur Charles Puech et Monsieur René Chabert. Quelle éloquence ils ont dû avoir, avec Mesdames Mares et Lassalle, pour que leurs confrères surmontent tous les handicaps que je pensais avoir pour l'accès à ce noble aréopage !

Comment ne remercierais-je pas aussi Alain Aventurier, notre cher secrétaire perpétuel qui n'a pas été pour rien dans mon élection ?

Siéger dans une institution patentée en 1682, au fauteuil n°15, dans la lignée d'Eugène Brun , juge de paix, élu en 1868,

du Marquis Camille de Valfons, député, élu en 1888,

de Georges Sorbier de Pugnatorres, avocat, élu en 1907,

de Pierre Costier, un autre avocat, élu en 1919,

du Colonel Pierre Blanchard, élu en 1937,

de Georges Livet, géologue, élu en 1952,

d'Edouard Drouot, médecin, en 1964,

et enfin, de vous-même, André Costabel, qui fûtes élu en 1995.

Siéger dans cette lignée, donc, est un honneur que brigueraient en secret bien des « people » parisiens qui guignent en vain, je

puis vous le dire, notre maison-mère, l'Académie française où ils ne seront probablement jamais admis.

La tradition veut que le nouvel académicien fasse d'abord l'éloge de son prédécesseur, avant de parler de lui-même.

Je n'aurai pas grand mal à m'acquitter du premier devoir, vu la qualité d'André Costabel.

Vous vous destiniez, Monsieur, comme le révélait notre confrère Georges Sapède, quand il vous a accueilli, à la carrière d'officier. Votre modèle était Henri Bournazel qui vint à bout, dans les années trente, des derniers résistants berbères.

Très sincèrement, je suis heureux que la fermeture de Saint-Cyr vous ait ensuite conduit à d'autres fonctions. Je ne vous vois pas en chef de troupes post-colonialiste. Vous fîtes donc, Monsieur, des études d'ingénieur agronome et entrâtes au Ministère de l'Agriculture, où l'on vous proposa un poste en Normandie.

Mais, contre l'avis de vos parents, vous avez entendu l'appel du Président de la Fédération des Caves coopératives de l'époque, Lucien Monteil, et, à 22 ans, vous débutiez une carrière dans le Gard, département où pendant neuf ans, jusqu'en 1955, vous avez rempli toutes sortes de fonctions : de secrétaire général de la Fédération des Caves viticoles et oléicoles, à directeur de la Chambre d'agriculture.

Notre agriculture était encore une activité très importante, économiquement, 16% du PIB, et démographiquement, 20% de la population active. Contre, aujourd'hui, 2% de la population active et 1,8% du PIB.

Cette agriculture si importante à l'époque, était mal équipée, vétuste et mal alimentée par les divers réseaux techniques. Vous fûtes alors un missionnaire rural. Dans cette mission, vous vous êtes inspiré, outre de Lucien Monteil, de mon éminent collègue défunt Jules Milhaud. C'est ce dernier qui créa ce que l'on appelait alors à la Faculté de Droit et de Sciences économiques

de Montpellier, la filière d'économie agricole, même s'il pensait, comme il se plaisait à le répéter, que le Languedoc-Roussillon avait une vocation péagère. Il l'a d'ailleurs acquise, mais nous devons constater aujourd'hui que les péages économiques qu'il prélève sont bien trop faibles pour remplacer une industrie textile séculaire dont notre collègue Robert Chamboredon nous a décrit minutieusement l'importance à partir du Fonds Fournier. Finalement, notre viticulture revigorée, recommence à apporter un écot important à notre PIB régional avec des vins d'une qualité qui surpasse souvent les Bordeaux dits supérieurs.

Mais revenons à vous ! Vous avez été, à l'occasion de ce premier métier, un promoteur ardent de l'économie sociale à travers les caves coopératives. C'est un point qui, vous le savez, touche particulièrement le Président de l'Association Charles Gide que je suis devenu en 2005 à la demande de notre regretté confrère le Pasteur Grossi, et sur la suggestion bienveillante de mon ami Daniel-Jean Valade .

C'est là que les dirigeants du Crédit Agricole ont eu l'intelligence de venir vous chercher pour - c'est ce qui ressort de la note autobiographique que vous m'avez remise - secouer un peu une direction assise sur ses lauriers. Philippe Lamour, un autre de vos mentors que j'ai bien connu et pour qui je partage avec vous une immense admiration, venait alors d'être malencontreusement battu à la tête de la Chambre d'agriculture et ses nouveaux dirigeants n'avaient, à votre sens, aucune vision d'avenir.

Vous prenez donc ce poste au Crédit Agricole et vous allez pouvoir vous appuyer sur Etienne Velay qui, après avoir été maire de Nîmes durant l'occupation, sans se compromettre, ce qui n'était pas facile, était devenu Président du conseil d'administration de la Caisse. Avec lui, vous avez pu donner le meilleur de vous-même surtout quand vous fûtes nommé directeur général à trente-six ans.

Vous avez alors donné à la Caisse un élan décisif, en termes d'encours, d'agences et d'emplois. On dit que, certaines années, vous embauchiez plus de cent agents supplémentaires. Vous avez non seulement financé les agriculteurs mais aussi de larges secteurs de l'industrie, notamment agro-alimentaire, en particulier le développement rapide de « Conserves Gard » ou de « Delta céréales », devenu « Languedoc Céréales ». Bien entendu, l'ancienne amitié dont vous honorait Philippe Lamour, vous a conduit à participer aussi au financement de la Compagnie du Bas Rhône, depuis sa naissance.

En 1963, vous aviez par ailleurs provoqué un petit séisme au niveau national, lors d'un Congrès des Caisses, à Saint-Malo, en étant porte-parole des jeunes, ceux qui voulaient un fonctionnement plus moderne et plus dynamique de l'institution dans son entier. Vous avez été entendu par Edgar Pisani, alors ministre de l'Agriculture, qui a fortement modifié le fonctionnement. Vous deviendrez vous-même secrétaire général de la Fédération des Caisses en 1968, et partagerez donc désormais votre temps entre Paris et Nîmes.

A partir de 1980, la gestion de votre Caisse régionale, comme celle des autres d'ailleurs, va cependant devenir un peu plus difficile quand le gouvernement décide de réduire, non sans une certaine légitimité d'ailleurs, certains avantages du Crédit Agricole. Ajoutons que l'Etat, toujours impécunieux, n'hésitait pas à pomper les résultats de la banque.

Vous avez alors pensé qu'il fallait que la Caisse nationale sorte du giron de l'Etat et devienne propriété des Caisses régionales. Mais vous ne fûtes alors suivi ni par le gouvernement, ni par les autres dirigeants des Caisses. Vous aviez eu pourtant là une vision d'avenir puisque c'est ce qui arriva en 1988. Vous avez alors décidé de démissionner de vos fonctions nationales et du Conseil économique et social où vous aviez été élu au titre du Crédit Agricole. Cette démission est toute à votre honneur. Vous n'êtes pas homme à courber l'échine.

C'est l'époque d'ailleurs à laquelle je suis moi-même devenu banquier, à la tête de la Banque Chaix avec des contraintes analogues. Et c'est un peu ce tournant dans ma carrière qui, je crois, me valent aujourd'hui le privilège de vous succéder.

Sur vos terres nîmoises, comme tous les banquiers dignes de ce nom, vous avez pris de vrais risques pour dynamiser le tissu industriel. L'un d'entre eux vous a valu une confrontation pénible et illégitime avec un magistrat. A l'époque, certains juges rêvaient de se mettre les PDG sous la dent, les soupçonnant toujours plus ou moins de délits financiers. Et - ma femme me le rappelait il y a quelques jours - j'avais alors pris parti dans Midi Libre pour vous, comme les centaines de personnes qui ont défilé pour vous soutenir, non par solidarité de corps, mais par souci de pure justice.

Quand vint votre retraite, en 1984, le Crédit agricole, sous la présidence de mon ami Yves Barsalou, tout en vous maintenant au Conseil d'administration de la Caisse du Gard, fit de vous le Président de la Confédération internationale des caisses de Crédit Agricole, sise à Zurich. Cela vous amènera évidemment à de longs déplacements internationaux.

Se terminait ainsi, Monsieur, une carrière exemplaire de banquier doublement singulier. Singulier, en ce que, même si c'est aujourd'hui moins évident, tant que vous y fûtes, le Crédit Agricole resta une banque mutualiste. Singulier aussi, dans son rôle agricole même si votre activité s'était étendue bien au-delà.

C'est alors, si je puis dire, que l'homme de réflexion, qui, bien entendu, avait toujours sous-tendu l'homme d'action, prit le dessus. En 1995, vous deveniez membre de notre Académie. Vous en serez le trésorier de 1996 à 2004. Vous deviez cependant enrichir la compagnie de trois communications :

En 1997, « Quelques réflexions tirées du comportement des paysans de Milhaud face à l'histoire », Milhaud dont vous fûtes maire pendant dix-huit ans.

En 2002, « Le drame des petits paysans du Tiers monde à l'origine de la crise mondiale ».

En 2003, « Le micro- crédit élément décisif de lutte contre la pauvreté ».

Je dois y ajouter une note récente que vous m'avez confiée et qui, je l'espère, trouvera un espace de publication : « L'humanité face à la croissance de la connaissance » d'où je tire une phrase par laquelle on mesure la profondeur de votre pensée :

*« La naissance charnelle de l'homme ne le fait pas homme. Il le devient si l'esprit conquiert une place d'une portée suffisante pour imposer des limites aux déterminismes de sa génétique. Les passions sont de nature tumultueuse, riches de potentialités mais dangereuses, livrées à elles-mêmes. La plénitude de l'homme n'est atteinte que si les passions sont ordonnées par l'intervention de l'esprit ».*

Au terme de cet exposé, me voici partagé, Monsieur, entre, d'une part, le regret que vous ayez demandé l'honorariat en 2012, privant ainsi l'Académie d'un homme qui a su excellemment lier l'action et la réflexion et, d'autre part, ma satisfaction d'accéder, du fait de votre départ, à un siège dans cette compagnie. Position intellectuellement inconfortable, mais que je vais devoir garder.

Je reviens maintenant sur la description bien trop élogieuse que notre cher président, Madame Pallier, a fait de ma carrière.

J'ai bénéficié, en fait, tout au long de ma vie de coups de chance et mon seul talent est d'avoir su les saisir ou, comme vous allez le comprendre, de les supporter.

Ma première chance est d'être né ethniquement métis d'un père d'ascendance à la fois syrienne, ce dont je ne suis plus très fier aujourd'hui, et libanaise, ce dont je m'enorgueillis, et d'une mère lorraine. Cela me fit, dès ma naissance, ignorer le racisme et me permit, j'ose l'avouer, de temps en temps, quand

des interlocuteurs s'engageaient devant moi dans une tirade contre ceux qu'on qualifie faussement d'arabes, alors qu'ils sont en fait seulement arabophones, de leur dire que je l'étais moi-même à moitié.

Ma seconde chance fut de naître dans une famille bourgeoise, car je pus ainsi faire des études secondaires, chez les Jésuites, de plus, à qui je dois une certaine capacité d'assimilation et de souplesse intellectuelle, puis au Lycée Louis-le-Grand où je terminai mes études secondaires et entrai en Mathématiques supérieures. Nombre d'autres jeunes, nés entre 1935 et 1945, n'avaient pas, à cette époque, les moyens, d'aller au collège et au lycée.

Ma troisième chance m'apparut sur le coup comme une immense malchance, d'où le paradoxe que j'évoquais tout à l'heure. Un divorce prématuré et un remariage, nous conduisirent une de mes sœurs et moi-même, à une situation que Cendrillon résume assez bien. Au prétexte de m'éloigner pour l'été, je me retrouvai ouvrier aux Pays-Bas puis en Allemagne pendant trois ans, ne vivant que de mes gains, 40 florins par semaine et environ 50 mark en Allemagne. Je travaillai à la chaîne d'abattage et de découpe des porcs durant un an.

Mais je l'analyse aujourd'hui comme une grande chance. J'ai vécu ainsi de l'intérieur le monde ouvrier. Mais un monde ouvrier déjà très différent du nôtre, bénéficiant des avantages de la social-démocratie. Oui, je suis devenu social-démocrate à dix-huit ans, et le suis encore, ce qui m'a d'ailleurs valu quelque hostilité de la part de certains membres du parti socialiste d'antan. Hostilité qui perdure chez ceux qui attendent encore les grands soirs, toujours suivis, comme chacun sait, de petits matins blêmes.

Ma quatrième chance fut le service militaire. J'avais eu la précaution, pendant les vacances en France de faire ce qu'on appelait alors la PMS. Je pus donc entrer aux EOR. Cadre de

l'armée, j'étais ainsi, en quelque sorte, réintégré dans les cadres tout court. Chance dans la chance, en Afrique du Nord, je n'ai pas eu l'occasion de me battre, même pas de tirer un coup de feu. Je pus même à Oran puis à Rabat, reprendre deux années de mathématiques et physique.

Ma cinquième chance intervint au terme de mon service en 1961. Trouvant le Maroc bien agréable, je décidai d'y rester et j'avais accepté un poste de contremaître dans la filiale marocaine de Geo qui s'appelait la SEFAN à Mohammedia. Mais quinze jours avant mon entrée, le chef du service commercial donna sa démission. Le PDG, de la famille Foucault, prétextant que j'avais le plus haut niveau d'études, m'offrit le poste et j'acceptais. J'étais vraiment revenu dans les cadres. C'est là que j'engageai, après un an, des études d'économie à Casablanca. J'y fis deux années. Puis estimant que vendre des produits de charcuterie dans un pays musulman, dont les français partaient, n'était guère porteur d'avenir, je rentrai en France en 1964. J'y poursuivis durant neuf ans, une carrière de cadre du privé tout en continuant mes études universitaires.

Ma sixième chance fut double. Evidemment, d'abord, après deux thèses, de réussir l'agrégation de droit et sciences économiques en 1973, et ensuite surtout, lors de ce qu'on appelait « l'amphi garnison » dans l'armée, de pouvoir choisir Montpellier.

Car, et ce fut ma septième chance, dans l'ordre chronologique, mais première dans l'ordre d'importance, j'y rencontrai Marie-Françoise qui accepta de devenir ma femme. Je dois dire qu'à partir de là, je lui dois à peu près tout ce qui s'est passé de bien. Nous sommes une famille heureuse. Permettez-moi de lui dire ici un merci qui ne peut être à la hauteur de ce qu'elle m'a apporté. Aucun de nos quatre enfants n'est au chômage ou ne s'est adonné à la drogue et ils ont, ma foi, pas trop mal réussi leurs études. L'un deux, aujourd'hui diplomate, avait pourtant engagé une carrière d'acteur dans les excellentes « Fourberies

de Scapin » que mit en scène notre cher confrère, Yvon Pradel. Ma huitième chance fut d'être choisi pour diriger successivement trois établissements financiers. Je vais revenir sur mes axes de recherche, mais disons que j'étais engagé dans ce qu'on appelle l'économie financière.

Vraiment, ce fut une chance ! Pas sur le plan financier car à cette époque les dirigeants de banques ne percevaient pas les revenus obscènes de ceux d'aujourd'hui. Dans tous les établissements que j'ai dirigés, je reçus le cinquième ou sixième salaire. Mais je suis sûrement un des rares universitaires à avoir pu appliquer ce que j'enseignais et, en sens inverse, enrichir mes enseignements de mon expérience.

Chance dans la chance, il se trouve que j'étais aussi administrateur des AGF dont le président, inquiet de l'évolution des vignobles acquis par son prédécesseur, me demanda de les gérer. C'est ainsi que, durant six ans, je fus à la tête de Château Larose Trintaudon, 185 hectares dans le Médoc où nous nous rendions une semaine sur deux, mais aussi d'un domaine chilien de 100 hectares vers lequel nous nous envolions deux ou trois fois par an. Tout en faisant mes cours à l'Université, il m'a fallu, entre autres responsabilités, vendre deux millions de bouteilles de vin par an.

Ma neuvième chance est multiple. Elle concerne un certain nombre de gens formidables qui m'ont honoré de leur amitié. François Mitterrand, dont on peut penser ce que l'on veut, mais avec qui aucune rencontre, aucune conversation, n'était anodine, Pierre Joxe, dont j'admire la rigueur morale et politique, Pierre Beregovoy, que sa pureté morale a perdu, Michel Rocard, Hubert Vedrine, Régis Debray, Edgar Faure, avec qui j'ai eu l'insigne honneur de partager une émission « Apostrophes » de Bernard Pivot pour mon premier livre, Raymond Barre dont je ne partageais pas les opinions, qui a été mon professeur et que j'ai toujours estimé, Jacques Attali que je tiens pour l'un

des hommes les plus intelligents du XX<sup>ème</sup> siècle. Mais aussi des hommes de média, des vrais, qui m'ont appris les deux activités annexes que j'ai pratiquées : Jean Daniel au « Nouvel Observateur », avec François Henri de Virieu, pour l'écrit, et Yvan Levai à Europe 1 pour la radio. Ajoutons-y Aimé Césaire avec qui, Marie Françoise et moi, eûmes un entretien que nous n'oublierons jamais.

Ma dixième chance, grâce à elle aussi, fut d'être entraîné, depuis vingt-cinq ans, dans une œuvre culturelle et humanitaire en faveur du peuple haïtien. Un peuple qui, comme l'a écrit si joliment notre ami René Depestre, prix Renaudot 1988, « a appris dans le même souffle à lier le Thanatos des catastrophes et l'Eros universel de la joie de vivre. Les forces civiques et intellectuelles de Haïti, sont issues d'un peuple doué pour l'émerveillement cosmique, l'invention dionysiaque, l'érotisme solaire ». J'ajoute que, n'ayant pas pu ou su former une nation politique ou économique, il est une grande nation culturelle, un foyer très singulier de civilisation, auquel ma femme et moi avons voué une partie de notre vie. Nous étions Marie Françoise et moi très amateurs de peinture, notamment, mais pas seulement naïve. C'est dire que nous avons apprécié les communications d'Hélène Deronne. Nous sommes donc partis là-bas de l'œuvre d'art pour aller à l'œuvre humanitaire. Nous y avons aussi soudé d'anciennes amitiés avec des gens aussi formidables, les Julien, Guinart, Martel, ici présents, et notre confrère Bernard Moreau qui, par ailleurs, nous a passionnés par ses dissertations constitutionnelles.

Ma onzième chance, apparemment encore une malchance, c'est d'avoir dû entrer en dialyse, ce qui m'a donné l'occasion d'approfondir mon amitié avec Pierre Ramperez. Ce fut une chance car depuis lors, je prends chaque nouveau jour pour un jour de gagné. Il m'a aussi fait comprendre qu'au-delà des savants qui nous soignent, le premier médecin d'un patient,

c'est lui-même. Second avantage : je me suis plongé dans une nouvelle discipline économique, l'économie de la santé, avec, notamment mes amis de la Mutuelle de la région lyonnaise. J'ai discuté quelquefois de mes contributions avec nos collègues Pierre Marès et Bernard Cavalier.

Ma douzième et dernière chance, enfin, du moins jusqu'à présent, fut l'accueil que vous me réservâtes en 2007 à l'Académie comme correspondant. Je veux rendre ici un hommage particulier à Charly-Sam Jallatte, qui fut à l'origine de cette cooptation car je sais que, pour certains du moins, j'étais un peu sulfureux. Nous avons tous applaudi ses communications successives. Je salue sa veuve Denyse qui me fait l'honneur d'être ici.

Je considère que cette cooptation par vous m'a rendu débiteur. Je dois rembourser cette dette en proposant, régulièrement, des communications à votre docte assemblée.

Pour les introduire, je retrace brièvement mon cheminement d'universitaire.

Je me suis d'abord spécialisé dans la prévision conjoncturelle, et les techniques économétriques qui l'accompagnent. Ma thèse fut le troisième modèle économétrique de l'économie française, en quatorze équations. Troisième, parce que le premier fut celui de l'INSEE, deux ans auparavant, et le second celui d'un américain EVANS qui était ainsi venu, subrepticement, me voler la seconde place. Je vous précise tout de suite qu'un modèle économétrique est tout à fait différent des modèles mathématiques abscons, complètement éloignés de la réalité, dans lesquels se sont égarés nombre de mes chers collègues. L'économètre a le nez plongé dans les statistiques réelles où il doit chercher la vérification expérimentale des théories économiques.

J'ai fait ensuite une thèse complémentaire - il en fallait deux plus d'autres travaux pour se présenter à l'agrégation - sur Vauban dont j'ai découvert à cette occasion l'étendue des savoirs. C'est

son « modèle fiscal », sa « Dîme royale » qui m'intéressa. J'ai appris récemment que notre collègue Gabriel Audisio en savait autant que moi sur la question. J'en profite pour saluer ici l'Institut Européen Séguier qu'il présida longtemps, qui est un pilier de la culture dans notre ville et que préside aujourd'hui notre ami Jean-Louis Meunier dont la culture m'impressionne toujours.

Puis, cherchant à intégrer la finance dans mon modèle économétrique qu'entre-temps, pour les spécialistes, j'avais amélioré dans sa technique d'estimation, et qu'une jeune chinoise – il y en avait déjà à la Faculté de Montpellier- avait ré-estimé en intégrant les dix dernières années, je me suis lancé dans l'économie financière. J'ai échoué à l'intégrer. Mais cela m'a valu, comme je vous l'ai dit, ma carrière bancaire.

J'en ai tiré deux livres : « Systèmes financiers comparés », publié chez Dunod et « La Bourse », édité et réédité chez Milan.

Enfin, du fait du départ du collègue qui l'assumait, j'ai accepté le cours de maîtrise de l'époque que l'on dénommait « Systèmes et structures », que j'ai gardé vingt ans, même durant mes années de banque. Gratuitement pour l'Université, je le précise.

Vingt ans c'est long, si l'on ne se rénove pas, ce qui est malheureusement le cas encore de quelques collègues universitaires. Heureusement, par ce cours, je fus amené à replacer les rapports économiques que j'enseignais et mettais en équation, dans l'ensemble des rapports sociaux. Et j'en vins ainsi à l'anthropologie économique et à la sociologie.

J'ai regroupé ces dernières réflexions dans mon livre de 2006 : « L'humanité à la croisée des chemins » qui fut une sorte de troisième thèse. En produits dérivés de celle-ci, j'ai publié aussi « Mondialisation-Altermondialisation », et « la Croissance économique en question » chez Milan.

Mon intention maintenant, si Dieu me prête vie, est donc de vous proposer, si vous en exprimez l'envie et si vous trouvez

des places dans la longue théorie des communications que l'on vous propose, trois réflexions :

L'une sur le concept de post-modernité, comment il se caractérise par rapport à la modernité qui nous a vus, tous ici, naître, grandir. Que peut être le gouvernement politique dans une société post-moderne ?

La seconde, sur un approfondissement de l'idée d'Emmanuel Todd d'une différence anthropologique trop forte entre France et Allemagne pour que l'euro et, peut-être même l'Europe, telle que nous la rêvons tous encore soit possible. Je serais particulièrement heureux de confronter cette idée avec notre confrère Rüdiger Stephan.

Enfin, je souhaiterais approfondir encore, en économie de la santé, le concept de capitation en lieux et places du paiement à l'acte et plus généralement, la relation médecin-patient

Je m'excuse d'avoir été si long ! C'est une maladie universitaire dont mes années de chef d'entreprise ne m'ont pas guéri.

Merci encore à tous.

Notre confrère est vivement applaudi. Mme le président invite M. Jean Matouk à rejoindre la salle Lordat afin de recevoir les félicitations de l'assemblée. La réception s'est poursuivie dans le salon du premier étage pour partager une coupe de champagne.

La séance est levée à 17 heures 45.

\*

\* \*



Achévé d'imprimer en Mars 2013  
sur les presses de Mondial Livre  
8, rue de Berne - 30000 Nîmes

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2013



